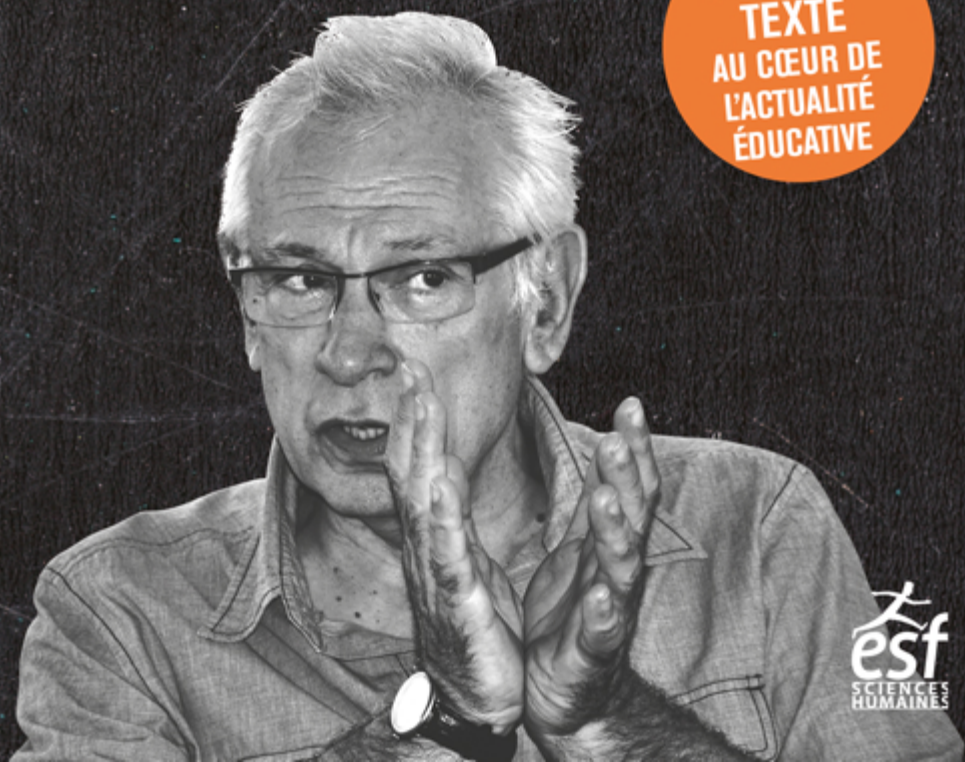


Philippe MEIRIEU

Lettre
à un jeune
professeur

NOUVEAU
TEXTE
AU CŒUR DE
L'ACTUALITÉ
ÉDUCATIVE



esf
SCIENCES
HUMAINES

Philippe Meirieu

Lettre à un jeune professeur

Nouvelle édition 2019



Composition : Myriam Labarre

2005 ESF éditeur

© 2019, ESF sciences humaines
Cognitia SAS
3, rue Geoffroy-Marie
75009 Paris

www.esf-scienceshumaines.fr



ISBN : 978-2-7101-3979-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droit, ou ayants cause, est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Introduction

Enseigner par gros temps 5

1. Entre l'amour des élèves et l'amour des savoirs,
nous n'avons pas à choisir. 25
2. Nous enseignons pour faire vivre
à d'autres la joie de nos propres découvertes 35
3. Notre projet de transmettre ne fait pas
toujours bon ménage avec les exigences
de notre institution. 53
4. Nous voulons bien être efficaces,
mais pas à n'importe quelles conditions 73
5. Au cœur de notre métier : l'exigence. 89
6. Une préoccupation dont nous n'avons pas
à rougir : la discipline en classe. 107
7. Quel que soit notre statut, quelles que soient
nos disciplines, nous sommes d'abord
« professeurs d'École » 123

Conclusion

Le métier de l'avenir 153

« Vous regardez vers le dehors et c'est là précisément
ce que vous ne devriez pas faire aujourd'hui.

*Personne ne peut vous conseiller
ni vous aider, personne.*

*Il n'est qu'un seul moyen.
Rentrez en vous-même. »*

Rainer Maria Rilke
*Lettres à un jeune poète*¹

1. Le clin d'œil à Rilke et la référence immodeste à ses *Lettres à un jeune poète* m'ont fait donner à cet ouvrage un titre qui pourra paraître sexiste. Ce n'est évidemment pas dans mon intention. Que les femmes qui enseignent ou se destinent à l'enseignement veuillent bien m'excuser et considérer que ce texte s'adresse aussi à toutes les jeunes professeures

Introduction

Enseigner par gros temps

Chère collègue,

Cher collègue,

Vous avez décidé ou allez décider d'entrer dans l'enseignement. Je ne saurais trop vous en féliciter. D'autant plus que notre système scolaire traverse aujourd'hui une période particulièrement orageuse.

Certes, notre École n'a jamais été complètement à l'abri des vicissitudes du temps et l'image d'une institution sanctuarisée, complètement à l'écart des enjeux sociaux et des querelles politiques, relève très largement de l'illusion rétrospective. Si les réformes étaient jadis moins nombreuses et brutales, si le maître d'alors s'interdisait, plus souvent qu'aujourd'hui, toute prise de position publique envers ses supérieurs hiérarchiques et son ministre, si les relations avec les familles étaient largement dominées par le respect de l'autorité des enseignants, l'École n'en restait pas moins tributaire d'un contexte historique précis et la paix relative qui régnait dans les classes et les établissements ne doit pas faire oublier les soubresauts, parfois violents, qui secouaient le système. La création de l'École laïque dans les années 1880, la construction d'une école primaire « unique » fusionnant la Communale et les « petites classes des lycées » en 1937, la mise en place du collège unique en 1977, le projet d'une intégration de l'enseignement privé sous contrat dans un « Service public laïc et unifié » en 1984, la création du baccalauréat professionnel accompagnée de la

volonté de mener 80 % d'une tranche d'âge au niveau du baccalauréat en 1985, la Loi d'Orientation de Lionel Jospin qui voulait placer « l'élève – et non pas l'enfant ! – au centre du système » en 1989... provoquèrent des tensions très vives dans le corps social, des débats souvent fort rudes au sein des enseignants, des combats acharnés entre partisans et adversaires de ces réformes.

Mais tout cela ne mettait pas vraiment en cause le statut du professeur dans l'École et la société. Ce dernier demeurait un professionnel considéré, respecté pour ses compétences, à qui la Nation confiait la noble tâche d'éduquer ses enfants. L'institution pouvait se transformer, voir ses objectifs revisités, son organisation bouleversée... elle restait fondée sur le respect de ses enseignants. Plus encore : l'École, c'était, fondamentalement, l'ensemble des professeurs. Des professeurs à l'écoute et au service desquels se trouvait une administration d'autant plus respectée qu'elle était issue de leurs rangs et recrutée avec le soin nécessaire pour demeurer, selon la tradition républicaine, des pairs devenus experts.

Évidemment, il y avait bien, de temps en temps, quelques ratées : quelques crises d'autoritarisme de la part d'un ministre plus ou moins matamore. Quelques instructions maladroitement qui laissaient suinter un peu de mépris pour des exécutants accusés de céder trop vite aux modes pédagogiques. Quelques décisions précipitées sur l'organisation du travail, les programmes ou les équilibres disciplinaires, qu'on négligeait d'accompagner matériellement et en matière de formation. Quelques excès de zèle de la part de supérieurs hiérarchiques oublieux de leur propre histoire et réglant leurs comptes personnels au détriment de leurs anciens collègues. Mais, globalement, le métier de professeur restait un « vrai métier », un métier de concepteur et non de simple exécutant. Et les

professeurs étaient toujours associés, d'une manière ou d'une autre, à une institution scolaire au sein de laquelle ils étaient considérés comme des acteurs à part entière.

C'est peu dire que les choses ont changé... insidieusement, d'abord, ouvertement ensuite. Ce n'est pas à une réforme de plus à laquelle nous assistons aujourd'hui, c'est à un véritable changement de paradigme, comme disent les scientifiques.

Il y a, bien sûr, la nouvelle organisation du baccalauréat qui risque de creuser les inégalités entre les établissements pouvant proposer toutes les « spécialités » et les autres. Il y a la création des « Établissements publics locaux d'enseignement international » qui, de l'école primaire au lycée, pourront sélectionner leurs élèves et être sponsorisés par des entreprises, accroissant encore ainsi la ségrégation sociale. Il y a la suppression du Conseil national d'évaluation du système scolaire (CNESCO), dont les diagnostics indépendants étaient pourtant particulièrement précieux, au bénéfice d'une instance directement contrôlée par le ministère. Ce sont-là, parmi bien d'autres, des réformes discutables contre lesquelles la plupart des organisations professionnelles enseignantes se battent. L'avenir – avec les toujours possibles changements d'orientation ou, simplement, de ministre – dira ce qui va en rester. Mais, plus profondément sans doute, il y a des évolutions qui touchent à la place des professeurs au sein du système scolaire : retirer aux syndicats leur droit de regard sur les mutations et avancements au sein de la profession en dit long sur la reprise en mains en cours et le renforcement du pouvoir hiérarchique au détriment de l'autorité partagée. Et, au-delà du changement de statut institutionnel, on assiste, en réalité, à un véritable changement identitaire : un changement qui concerne la conception même du métier de professeur.

Car, depuis quelques années et, avec une accélération fantastique depuis 2017, c'est bien un autre métier qui se dessine sous nos yeux. Un métier qu'on suppose aujourd'hui exercé par des personnes peu fiables puisque leur liberté d'expression est maintenant encadrée par l'article 1 de la loi dite « Pour une école de la confiance » qui exige « l'engagement et l'exemplarité » afin de « contribuer au lien qui unit les élèves et leur famille au service public d'éducation ». Un métier qui semble progressivement coupé des principes fondateurs de la République : former nos enfants à la liberté de penser, mettre en place un égal droit d'accès à l'éducation pour toutes et tous, faire vivre au quotidien la fraternité pour construire une société plus solidaire. Un métier vidé petit à petit de toute possibilité d'initiative et de créativité tant il est enjoint de produire des résultats mesurables grâce à des tests standardisés et de préparer les élèves à ce qui, sous le nom de « contrôle continu », n'est, en réalité, qu'un « examen continu ». Un métier qui risque d'être très vite entièrement « piloté », à travers une multitude de dispositifs, d'instructions et d'évaluations, par les enquêtes internationales et les prescriptions « scientifiques ».

Alors comment, dans ces conditions, un étudiant ou une personne qui a exercé un autre métier auparavant peuvent-ils « embrasser la carrière » avec enthousiasme ou même, simplement, avec sérénité ? Ce n'est évidemment pas l'attrait des salaires qui peut guider leur engagement. C'est autre chose, bien sûr ! Quelque chose de si essentiel qu'il faut le sauvegarder à tout prix. Même quand soufflent les vents contraires. Même en cas d'avis de tempête. Et même quand l'institution

Quelles que soient les évolutions du métier d'enseignant, ne perdez jamais de vue ce qui est le fondement même de votre engagement : la passion de transmettre.

semble l'avoir oublié ou vouloir le nier... Et, pour aller jusqu'au bout de ma pensée, chère collègue, cher collègue, je crois qu'il est absolument essentiel que vous assumiez, dans ce moment particulier de notre histoire, une fonction de résistance. Que vous revendiquiez haut et fort cette dimension aujourd'hui si négligée de notre métier : la passion de transmettre. Que vous incarniez, tout au long de votre carrière, la joie d'enseigner et d'inventer au quotidien les moyens de faire accéder chacune et chacun de vos élèves à une culture authentiquement émancipatrice.

J'ai eu la chance, pendant cinq années, de 2001 à 2006, de diriger l'Institut universitaire de formation des maîtres de l'académie de Lyon¹. Quoique victimes de nombreuses attaques médiatiques et institutionnelles, les IUFM s'efforçaient alors de dispenser une formation

1. À partir de 2006, les Instituts universitaires de formation des maîtres ont été intégrés aux universités conformément aux termes de la loi du 25 avril 2005 ; ils sont devenus alors des « écoles internes » des universités. Puis, la formation des enseignants a été « mastérisée ». Le concours de recrutement, qui se passait jusqu'alors après une licence suivie d'une année de préparation, a été déplacé au niveau du master : pour devenir fonctionnaire-stagiaire, il fallait, simultanément, obtenir un master et réussir le concours avant d'être directement nommé dans une classe et faire face aux élèves avec un accompagnement pédagogique particulièrement réduit et aléatoire. La formation professionnelle par alternance que les IUFM avaient tenté de mettre en place a ainsi disparu... au point que, pour beaucoup et, au dire du président de la République de l'époque, Nicolas Sarkozy, les IUFM – qui subsistaient pourtant vaille que vaille – avaient été supprimés !

La formation initiale des enseignants a été, ensuite, reconstruite dans la loi proposée par Vincent Peillon sur la « refondation de l'école » (loi du 8 juillet 2013) et s'est effectuée alors dans le cadre des Écoles supérieures du professorat et de l'éducation (ESPE) : on y prépare, après la licence, des masters consacrés aux « métiers de l'enseignement » qui allient formation disciplinaire et « spécialisation progressive orientée vers la pratique professionnelle », enseignements théoriques et stages. Intégrées aux universités, les ESPE peinent néanmoins à mettre en œuvre une véritable formation professionnelle d'adultes par alternance : les enseignements y sont souvent juxtaposés dans une logique purement académique et la réflexion proprement pédagogique sur l'articulation entre les finalités de l'éducation et les pratiques de transmission scolaire en est souvent absente. En 2019, les ESPE sont devenus les Instituts nationaux supérieurs du professorat et de l'éducation (INSPE). À la rentrée 2022, il est prévu que les concours de recrutement, actuellement placés en fin de Master 1, soient décalés à la fin du Master 2. Les étudiants effectueraient auparavant un service d'enseignement comme contractuels pendant leur formation.

pédagogique rigoureuse aux futurs enseignants. On y pratiquait l’alternance entre des temps de stage en classe – en commençant par l’observation pour aller progressivement vers la pratique en responsabilité – et des temps de réflexion collective et approfondie sur les enjeux de l’enseignement et de l’École, tant du point de vue des différentes disciplines à enseigner que de celui des établissements. Malgré la pression évaluative, déjà très forte, nous tentions de prendre le temps nécessaire pour regarder de près ce métier étrange qu’est le professorat : un métier de gens qui, à quelques exceptions près, restent dans le système scolaire plus de soixante années d’affilée, un métier qui requiert des compétences techniques stabilisées, mais aussi des capacités relationnelles assurées, un métier porté au pinacle et vilipendé tour à tour – quand ce n’est pas simultanément – par l’opinion.

Malgré mes responsabilités institutionnelles, j’ai toujours tenu, tout au long de mon histoire professionnelle, à conserver la pratique de l’enseignement et de la formation. Professeur d’université, j’ai repris, en 1993, des cours en lycée professionnel à Vénissieux. Directeur de l’Institut national de recherche pédagogique, j’ai continué à animer des séances de formation et une équipe de recherche. Directeur d’un IUFM, j’ai pris en charge plusieurs groupes de travail, tant avec des étudiants que des stagiaires, du premier comme du second degré. Et c’est au cours de longues séances avec eux que j’ai découvert les espérances mais aussi les inquiétudes qui les habitaient. J’ai été frappé, alors, par l’immense écart entre la vulgate qui circule sur les professeurs – tant dans le grand public que chez les intellectuels – et la réalité de ce qu’ils vivent. On les imagine volontiers sûrs d’eux : je les ai trouvés fragiles. On les dépeint comme des fonctionnaires recroquevillés sur leurs avantages acquis : je les ai

trouvés généreux, anxieux de ne pas avoir le temps et les moyens de lutter contre les injustices sociales qu'ils voudraient bien, pourtant, contribuer à éradiquer. On voit en eux des êtres suffisants drapés dans leur savoir : je les ai trouvés en quête de méthodes capables de transmettre à tous ce pour quoi ils se passionnent.

Aujourd'hui, la formation des professeurs est à nouveau en chantier. Nous sommes nombreux à vouloir qu'elle offre à ceux et celles qui se destinent à ce métier un moment fort, capable, tout à la fois, de nourrir et d'outiller leur engagement sur la durée, un temps de réflexion leur permettant de penser au sens et à la portée éducative de chacune des petites décisions qui constituent l'exercice quotidien d'une profession où rien, jamais, n'est « innocent ». Pas un geste, pas un mot, en effet, qui ne fasse sens : « Mélanie, tiens, passe au tableau ! » Pourquoi Mélanie et non pas Simon ou Nora ? Pourquoi au tableau et non pas de sa place ? Pourquoi sur tel exercice et non sur tel autre ? Il y a des milliers de « pourquoi » dans ce métier et des milliers de décisions minuscules, impossibles à programmer à l'avance, mais qui en font, néanmoins, la réussite ou l'échec. Tout comme un chirurgien ou un cuisinier, un architecte ou un jardinier, un professeur est un expert : chacun de ses gestes peut compromettre tout son travail ou, au contraire, l'entraîner vers le succès.

*Professeur, un
métier d'expert.*

C'est pourquoi les professeurs ont besoin d'une véritable formation : ils doivent devenir de vrais spécialistes de l'enseignement et de l'apprentissage. Ils doivent être capables de faire face avec sérénité des situations nouvelles et imprévues. Bref, ils ont besoin de pédagogie. Faute de quoi, ils ressembleront à ces inconscients que décrivait Freud, partant pour une expédition polaire avec

un casque colonial et un filet à papillons. Et, cahin-caha, ils oscilleront, toute leur carrière, entre la démission et la répression.

Or, je sais – et les enquêtes les plus récentes sur les jeunes enseignants comme mes contacts avec des étudiants et de jeunes enseignants me le confirment largement – que vous autres, qui commencez aujourd’hui dans ce métier, vous ne voulez pas de cela. Je sais que vous voulez inscrire votre vie professionnelle dans un véritable projet, au service d’une École républicaine que vous voudriez plus pacifiée et plus juste, plus digne des ambitions affichées du « service public de l’Éducation nationale ». Je sais que vous vivez douloureusement les résultats des études et comparaisons internationales qui, comme PISA, nous alertent sur la dégradation de notre système éducatif : qui pourrait se satisfaire, en effet, d’un creusement des écarts entre les privilégiés, ceux qui ont trouvé leur panoplie de bon élève au pied de leur berceau, et les exclus des savoirs, de la culture et de toute perspective de promotion sociale ? Comment accepter que nous produisions, d’un côté, des bons élèves, formés pour de brillantes études, tandis qu’à l’autre bout de l’échelle, l’échec et la désespérance sociale se sont durablement installés ? Je sais que cela vous affecte profondément et que, même si vous contestez légitimement les palmarès internationaux à la signification douteuse, vous n’en vivez pas moins cette évolution comme une véritable blessure. Je sais que l’injustice vous est insupportable et que vous vous sentez interpellés dans ce qui fait le sens même de votre engagement. Je sais que vous ne pouvez pas, que vous ne voulez pas vous résigner à cela.

C'est pourquoi, vous souhaitez, tout naturellement, être bien informés sur les programmes et mieux outillés pour accompagner les élèves dans leur orientation. Vous avez besoin, aussi, d'être accompagnés dans la préparation des cours comme dans la gestion de la classe² et d'être rassurés sur les tensions avec les familles et l'administration³... Mais, à côté de tout cela, je crois entendre aussi, bien souvent, tapi en embuscade derrière la traditionnelle demande de « recettes », le souci de comprendre ce qui se joue au plus intime de l'acte d'enseigner, dans le colloque singulier avec la classe, quand on est seul face aux élèves et, une fois les élèves partis, seul face à soi-même.

Certes, il vous faut des outils, du « concret » utilisable au quotidien : des manuels et des fiches, des modes d'emploi et des guides pratiques. Le métier, c'est aussi ça ! Il faut reprendre tous les matins le chemin de la classe, même quand on préférerait faire autre chose, qu'on n'a pas eu le temps de préparer ses cours, qu'on a la peur au ventre ou que la fatigue et le découragement prennent le dessus... Et là, les outils sont bien pratiques ! Mais vous ne voulez pas, pour autant, vous condamner irrémédiablement à la routine et à l'insignifiance. Ni, surtout, abandonner l'espoir que « quelque chose » d'important se passe, un jour, dans

Derrière la demande d'outils, il y a toujours une interrogation sur le face-à-face pédagogique.

2. Je vous conseille, pour cela, de lire l'ouvrage de Jean-Michel Zakhartchouk, *Réussir ses premiers cours* (Paris, ESF Sciences humaines, 2019) puis de travailler avec l'ouvrage coordonné par Jean-Luc Ubaldi, *Débuter dans l'enseignement* (Paris, ESF Sciences humaines, 2006).

3. Au terme de leur *Enquête sur les nouveaux enseignants* (Paris, Bayard, 2004), Patrick Rayou et Agnès van Zanten notent que les jeunes professeurs arrivent dans le métier avec moins d'idéalisme que leurs aînés : leur discours est moins politique et plus pragmatique ; ils ont à cœur de faire réussir leurs élèves, mais savent aussi demander des conseils ou se tourner vers d'autres compétences face à des difficultés...

votre classe. Car, c'est bien là – j'en suis convaincu – ce qui vous a fait choisir ce métier. Vous aspirez à « quelque chose » que vous ne savez pas bien définir et dont vous ne trouvez trace ni dans les circulaires ministérielles ni dans les commentaires journalistiques. « Quelque chose » qui relève de ce « je-ne-sais-quoi » ou de ce « presque-rien » dont Vladimir Jankélévitch explique que cela fait toujours – en amour comme ailleurs – « toute la différence⁴ ».

Car, tout étant supposé clarifié, tant dans les contenus à enseigner que dans les multiples tâches imposées par l'institution, vous savez bien – même si vous n'osez pas toujours l'avouer – qu'il y a un « reste ». Une dimension cachée, à la fois très personnelle et très universelle,

À la quête de ce qui donne sens au projet d'enseigner.

qui touche au cœur même du « projet d'enseigner ». Une sorte de vibration particulière dont les professeurs sont porteurs et qui n'est pas plus réductible à la liste des compétences

nécessaires pour enseigner que le son d'un violon n'est déductible de sa conception technique. Certes, il vaut mieux que le violon soit bien conçu et, à tout prendre, si l'on en a les moyens, il vaut mieux un stradivarius. Mais un excellent violon sans le talent du violoniste et l'attention des auditeurs n'est rien d'autre qu'un bel objet de décoration. Tout comme une liste de compétences qui n'est pas habitée par un projet.

4. Le *Je-ne-sais-quoi* et le *Presque-rien*, Paris, Seuil, 1981. Si vous avez quelque goût pour la philosophie et la poésie, je vous suggère de déguster, de temps en temps, quelques pages de Vladimir Jankélévitch. De vous laisser entraîner par une parole, une vraie, qui tente d'aller au plus près des choses. Il faut laisser cette parole opérer sans trop chercher à tout comprendre tout de suite. Et, ici ou là, des phrases, des expressions retentissent en nous et nous aident à trouver le chemin

Or – vous le savez bien – nous subissons, aujourd’hui, la tyrannie des « référentiels de compétences ». Que ce soit pour nos élèves, dans le cadre de la vérification de l’acquisition du « socle commun », ou pour notre propre métier, dont certains pensent qu’il se réduit à un ensemble de savoir-faire qu’il suffirait de mettre mécaniquement en œuvre. Certes, les compétences sont importantes, mais délogées de l’intentionnalité qui les porte et les noue, elles tournent à vide ! Ainsi, entrer dans l’écriture ne se réduit pas, pour un enfant, à la maîtrise de compétences scripturales (former des lettres et des mots, fabriquer des phrases, utiliser des règles de grammaire...). Entrer dans l’écrit, c’est comprendre et vouloir communiquer en laissant une trace, à distance de l’interlocution de l’autre, en trouvant du plaisir à transformer les contraintes de la langue en ressources pour la pensée⁵. De même, enseigner, c’est préparer des cours, organiser une séquence d’apprentissage, gérer correctement des problèmes de discipline, corriger des copies, participer à des conseils d’école ou de classes. Mais, enseigner, c’est surtout être animé de la passion de transmettre des connaissances et, au-delà de ces connaissances, le désir d’apprendre et de grandir, la volonté de s’émanciper de toutes les tutelles pour pouvoir, enfin, comme le proposait le philosophe Kant, quand il définissait le projet des Lumières : « *Oser penser par soi-même.* »

Une identité professionnelle irréductible à la somme des tâches qui vous sont confiées.

Plus profondément peut-être, en deçà et au-delà de toutes les expertises à mettre en œuvre, être professeur, c’est une manière particulière d’être au monde. « Les

5. J’ai développé ces thèmes dans un petit ouvrage : *Pourquoi est-ce (si) difficile d’écrire ?* (Paris, Bayard Jeunesse, 2007).

autres », d'ailleurs, se gaussent volontiers de notre esprit de corps ; ils disent nous reconnaître facilement à nos comportements quotidiens, notre manière de parler – un peu tranchante et dogmatique – et nos références culturelles et politiques : gîtes ruraux et vieilles maisons à retaper, abonnement à *Télérama* et aux scènes nationales, convictions laïques et goût prononcé pour les vieux rituels scouts, sympathies altermondialistes et achats groupés de vins millésimés pour les fêtes de fin d'année !

Évidemment, « les autres » ont tort⁶ ! Il y a belle lurette que le modèle a volé en éclats et que nous nous sommes dispersés sur l'échiquier social et politique... Et pourtant ! Derrière la caricature, il y a, sans doute, une certaine vérité : un professeur reste toujours, plus ou moins, « professoral ». Avec une façon particulière de regarder le monde. Une manière de se situer, d'emblée, dans un projet de transmission qui fait considérer les enfants et les savoirs de façon originale. Quand l'artiste cherche à séduire, le politique à convaincre, l'homme d'affaires à diriger, le professeur, lui, enseigne. Avec une sorte de raideur constitutive : comme corseté dans les savoirs qu'il transmet et auxquels il a juré fidélité. Mais avec, en même temps, une forme de passion : comme pour participer, dans leur transmission, au mouvement par lequel ces savoirs ont émergé dans l'histoire des hommes. Et, toujours, avec un sérieux imperturbable : comme s'il portait le futur en bandoulière et rappelait sans cesse que l'instruction des petits d'hommes ne tolère pas la futilité.

6. Comme toujours, chaque fois, qu'on réduit des personnes à la caricature qui en est faite ici ou là ! Cela vous agace profondément quand il s'agit de vous... Et vous apprendrez vite que notre métier consiste justement à aider les élèves – que ce soient des lascars de ou des jeunes filles tout droit sorties d'un magazine de mode – à se dégager des représentations qu'ils sont assignés à reproduire.

C'est tout cela qui fait le professeur. Tout cela que j'ai pu voir naître chez vous, au cours de vos études, et observer, chez moi-même et mes collègues, depuis de longues années : un projet qui dépasse, de très loin, la nécessaire définition administrative de nos tâches, une perspective qui constitue le noyau dur de notre identité professionnelle. Une chose dont on ne parle presque jamais et après quoi, pourtant, vous ne cessez de courir : un « événement pédagogique ».

Un « événement pédagogique » que vous ne connaissez pas, mais que, pourtant, vous savez reconnaître.

Certes, vous ne savez pas précisément décrire votre attente, mais, étrangement, vous savez reconnaître sa réalisation. Ce qui se passe à ce moment-là est, à proprement parler, extraordinaire : contre toutes les formes de fatalité et malgré toutes les difficultés objectives de l'entreprise, *de la transmission advient dans la classe*. Des élèves apprennent, comprennent, progressent, alors que, parfois, personne ne l'attendait plus. On se prend à réussir ce que les préparations les plus sophistiquées ne pouvaient même pas laisser espérer. On s'emballe. La situation échappe tandis que, simultanément, le savoir habite complètement les paroles qui s'échangent... Le maître trouve alors autant de joie à enseigner que l'élève à apprendre ; l'effort de l'un appelle immanquablement l'effort de l'autre et la réussite commune donne à leur présence en classe une sorte d'évidence qui efface, d'un coup, toutes les pesanteurs quotidiennes et tous les problèmes institutionnels.

Pas question, pour autant, de nous réfugier dans l'ineffable, au risque de transformer l'insaisissable en outil de sélection implacable. Car nous avons été déniaisés, il y a quelque temps déjà, par les psychologues et les sociologues réunis. Les premiers, impitoyables, ne ratent pas

une occasion de nous rappeler à notre condition d'êtres incarnés, inscrits dans une histoire singulière et pétris d'affects : que nous réussissions trop bien avec certains élèves dont nous tirons fierté et qui obtiennent de nous, pour leur plus grande satisfaction, des preuves d'affection, et c'est que, de toute évidence, nous laissons jouer, à notre insu, des phénomènes d'identification, voire de régression fusionnelle ! Malheur à nous, alors, qui entrons ainsi dans ce que Stefan Zweig nomme « la confusion des sentiments⁷ » : rien de plus dangereux et rien de moins démocratique que ce repliement de la transmission sur l'affectivité pure, quand le savoir, de médiation devient prétexte et de prétexte devient obstacle à la seule chose véritablement attendu : la contemplation réciproque de l'autre ! Ainsi, la méfiance s'impose-t-elle quand la quête de la seule satisfaction relationnelle abolit, ou fait passer au second plan, les apprentissages... D'autant plus que les sociologues viennent ici à la rescousse de leurs collègues psychologues pour aiguïser notre lucidité : attentifs à tous les phénomènes de complicité culturelle, ils savent à quel point nous pouvons être les jouets de subtils processus de « reconnaissance de classe ». Ainsi pouvons-nous croire partager des connaissances alors que nous ne partageons que des signes d'appartenance. Ainsi, les « meilleurs » de nos élèves nous signalent-ils, par de petits hochements de tête ou des sourires entendus, qu'ils ont compris le message, qu'ils sont « comme nous », intéressés par les mêmes questions et maîtrisant les mêmes codes. Notre « réussite », alors, n'est que connivence avec ceux et celles qui se reconnaissent comme nous dans « le charme discret de la bourgeoisie ».

7. Tel est le titre d'un de ses romans où un étudiant et un professeur d'université basculent d'une relation pédagogique à une relation passionnelle, portant ainsi à son paroxysme le phénomène bien connu du « chouchou ».

Du même auteur

- Itinéraire des pédagogies de groupe, T.1 : Apprendre en groupe ?*, Lyon, Chronique sociale, 1984.
- Outils pour apprendre en groupe, T.2 : Apprendre en groupe ?*, Lyon, Chronique sociale, 1984.
- L'école, mode d'emploi – Des « méthodes actives » à la pédagogie différenciée*, Paris, ESF Sciences humaines, 2016 (1985).
- Apprendre... oui, mais comment*, Paris, ESF Sciences humaines, 2017 (1987).
- Enseigner, scénario pour un métier nouveau*, Paris, ESF Sciences humaines, 1989.
- Le choix d'éduquer – Éthique et pédagogie*, Paris, ESF Sciences humaines, 2018 (1991).
- Émile, reviens vite... Ils sont devenus fous* (en collaboration avec Michel Develay), Paris, ESF Sciences humaines, 1992.
- L'envers du tableau*, Paris, ESF Sciences humaines, 1993.
- La Pédagogie entre le dire et le faire, T.1 : Le courage des commencements*, Paris, ESF Sciences humaines, 1995.
- L'école ou la guerre civile* (en collaboration avec Marc Guiraud), Paris, Plon, 1997.
- Lettres à quelques amis politiques sur la République et l'état de son école*, Paris, Plon, 1998.
- Des enfants et des hommes*, Paris, ESF Sciences humaines, 1999.
- L'école et les parents* (sous la direction de), Paris, Plon, 2000.
- La machine-école, entretiens avec Stéphanie Le Bars*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio actuel », 2001.
- Repères pour un monde sans repères*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.
- De l'autre côté du monde : figures et légendes de la mythologie grecque* (en collaboration avec Victor Caniato), Lyon, Stéphane Bachès Éditeur, 2002.
- Le pédagogue et les droits de l'enfant : histoire d'un malentendu*, Genève, éditions Tricorne, 2002.
- Récits d'enfance*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

- Deux voix pour une École, entretiens avec Xavier Darcos animés par Marielle Court*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.
- Les devoirs à la maison*, Paris, La Découverte, 2004.
- Le monde n'est pas un jouet*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004.
- Faire l'École, faire la classe*, Paris, ESF Sciences humaines, 2017 (2004).
- L'enfant, l'éducateur et la télécommande, entretiens avec Jacques Liesenborghs*, Bruxelles, Labor, 2005.
- École : demandez le programme !*, Paris, ESF Sciences humaines-France Inter-Le Café pédagogique, 2006.
- Pourquoi est-ce (si) difficile d'écrire ?*, Paris, Bayard, 2007.
- Une autre télévision est possible*, Lyon, Chronique sociale, 2007.
- L'éducation peut-elle être encore au cœur d'un projet de société ?* (en collaboration avec Pierre Frackowiak), Lille, Éditions de l'Aube, 2008.
- Pédagogie : le devoir de résister*, Paris, ESF Sciences humaines, 2018 (2007).
- Lettre aux grandes personnes sur les enfants d'aujourd'hui*, Paris, Rue du Monde, 2009.
- L'École et son miroir, entretien avec Jean-Bertrand Pontalis*, Paris, Éditions Jacob-Duvernet, 2011.
- Un pédagogue dans la Cité – conversation avec Luc Cédelle*, Paris, Desclée de Brouwer, 2012.
- Pédagogie : des lieux communs aux concepts clés*, Paris, ESF Sciences humaines, 2017 (2013).
- Le plaisir d'apprendre*, Paris, Autrement, 2018 (2014).
- Éduquer après les attentats*, Paris, ESF Sciences humaines, 2016.
- La Riposte – Écoles alternatives, neurosciences et bonnes vieilles méthodes : pour en finir avec les miroirs aux alouettes*, Paris, Autrement, 2018.

Pour tout complément et toute information,
voir le site Internet de Philippe Meirieu :
www.meirieu.com